

## BOSWELL ET PAOLI : UN PLUTARQUE ECOSSAIS ET SON LYCURGUE CORSE

*Pierre Carboni* \*

James Boswell, l'un des Ecossais les plus célèbres du dix-huitième siècle, appartient à la génération qui eut vingt ans en 1760. Avoir vingt ans dans la Grande-Bretagne du tout jeune George III, c'est éprouver un mélange de fierté et de frustration : fierté surtout d'être le sujet d'une monarchie parlementaire célébrée dans l'Europe entière, et qui fait l'admiration des *philosophes* ; fierté également de tous les succès militaires remportés sur terre et sur mer, dans la vieille Europe comme aux Indes ou en Amérique, et qui culminent en cet "annus mirabilis" 1759, "The Year of Victories." Mais cette fierté est mêlée d'un sentiment de déception. En effet, comment la jeunesse britannique pourrait-elle se reconnaître dans la dynastie régnante des Hanovres, certes bons soldats en dignes Allemands, mais dont les idéaux et les perspectives sont sans commune mesure avec les ambitions d'une jeunesse attentive au mouvement européen des Lumières ? Et que dire du personnel politique britannique ? Sous le masque d'une démocratie mesurée se dissimule mal l'avidité d'une oligarchie assoiffée de titres et de richesses. La Chambre des Lords, qui contrôle en réalité la vie politique, est dominée par une aristocratie récente qui ne pense qu'à consolider sa fortune, et ne rêve que d'agriculture et de manufactures. Il est vrai que le Roi lui-même, surnommé "Farmer George," semble ne s'intéresser qu'à l'élevage porcin. Les Communes, en grande partie constituées d'hommes de paille des Lords, sont le domaine du négoce et du clientélisme, et l'on s'y soucie moins de démocratie que du retour des navires dans les ports coloniaux. La paysannerie traditionnellement libre et indépendante des *yeomen* qui constituaient l'âme du pays, disparaît peu à peu, victime de la réorganisation "éclairée" des grands domaines à coup d'*Enclosure Acts*. Reste la populace des villes — *the mob* ou *rabble* — qui, privée de tout horizon, se réfugie dans la consommation du gin et dans une violence endémique et sans effet, les trop célèbres *riots*. L'ère de la suprématie britannique est aussi celle d'une crise morale et sociale sans précédent, qui heurte de plein fouet ceux qui, comme Boswell, ont vingt ans en 1760.

On pourrait continuer longtemps à graver le revers de la médaille de la gloire, comme le fit le peintre Hogarth, dénonçant tour-à-tour dans ses séries de tableaux et de planches

---

\*Université de Nantes.

la corruption politique, l'arrivisme social, l'alcoolisme populaire et le déclin général des mœurs. Mais il serait malvenu de confondre les frustrations de la jeunesse britannique avec les lamentations des censeurs leurs aînés. Aux yeux de la génération aisée et relativement libre qu'incarne parfaitement Boswell, la Grande-Bretagne est surtout en manque de véritables grands hommes ; elle souffre de l'absence de héros, dans la fiction comme dans la vie. Le roman et le théâtre sont envahis par les *middling ranks*, ces classes intermédiaires de plus en plus nombreuses et ambitieuses qui aiment à se voir représentées à travers les personnages. Defoe, lui-même issu de ces couches nouvelles, s'en est fait le chantre dans *Roxana* (1724), ou *The Complete English Tradesman* (1726). L'héroïsme littéraire et le modèle de la respectabilité sociale s'incarnent désormais dans la figure du négociant, dont George Lillo a osé faire un personnage de tragédie dans *The London Merchant* (1731). Quant au roman, lorsqu'il ne célèbre pas la bourgeoisie industrielle ou, avec Richardson, les jeunes servantes et les bourgeoises vertueuses, il tourne le dos à la noblesse des *romances* héroïques et sous le nom de *novel* se borne à refléter la société contemporaine. Il dépeint la réussite sociale et la déchéance morale des Moll Flanders et des Tom Jones qui triomphent dans la société contemporaine. La satire sociale la plus mordante, celle du magistrat Fielding ou du révolté Sheridan, n'en célèbre pas moins la *vis comica*, autre forme d'héroïsme littéraire, des hypocrites et des médisants.

Dans la vie comme en littérature, le milieu du dix-huitième siècle britannique assiste au crépuscule des héros. Entre la mort du grand Marlborough, en 1722, et la gloire de Nelson à l'aube du dix-neuvième siècle, la jeunesse anglaise est orpheline de grandes figures patriotiques et paternelles. Le nouveau symbole national est une vierge guerrière, Britannia,<sup>1</sup> qui repousserait les plus hardis de ses prétendants. Ce n'est pas que Boswell méprise les femmes, mais il préfère à Britannia et aux riches héritières de la bourgeoisie écossaise, la Néerlandaise Belle de Zuylen, la future Madame de Charrière, qui allie beauté et esprit, et se fait justement appeler Zélide, telle une héroïne de roman ancien. Pour la jeunesse britannique, la carrière politique, les deux Pitt exceptés, est ouverte à l'ambition mais pas à l'héroïsme. Les propres noms des partis politiques *Whigs* et *Tories*, sont un signe d'opprobre : ils rappellent ces bandes de hors-la-loi écossais et irlandais du siècle précédent. Le célèbre Robert Walpole, initiateur du régime ministériel, et dont l'Europe progressiste avait fait un héros, se définissait lui-même ainsi : "No saint, no Spartan, no reformer" ("Ni saint, ni Spartiate, ni réformateur"). Ce triple rejet de la vertu, du courage et du juste gouvernement des hommes a valeur de symbole. Il dessine exactement l'image renversée de la quête héroïque du jeune Boswell : sa quête d'un auguste législateur capable de combler les attentes d'une génération désabusée.

C'est cette quête du héros vivant (et éventuellement d'une Zélide à épouser) qui colore particulièrement le Grand Tour européen du fils aîné du Laird d'Auchinleck, une terre dans le sud-ouest de l'Ecosse, dès l'achèvement de ses études à Edimbourg et à Glasgow. Qu'un jeune gentilhomme écossais issu d'une famille fort ancienne, mais provinciale et non titrée ("laird" n'est qu'un titre de courtoisie) ait particulièrement mal vécu le crépuscule des héros évoqué plus haut n'a rien de surprenant. De manière plus radicale encore que l'Angleterre, l'Ecosse du dix-huitième siècle a sacrifié son antique héroïsme sur l'autel du progrès et de la réussite économique. Cette perspective impliquait la renonciation à l'indépendance au profit d'une union politique et commerciale avec l'Angleterre au sein d'un nouvel ensemble, le Royaume-Uni. L'Acte d'Union de 1707, en réunissant les deux parlements anglais et écossais dans un même lieu géographique, le Palais de Westminster, reniait de manière implicite tous les héros du panthéon national écossais qui de Robert Ier Bruce à William Wallace, et jusqu'à la reine Marie Stuart, s'efforcèrent, avec des fortunes diverses mais jamais sans vaillance, à tenir tête à la

<sup>1</sup> Le célèbre refrain "Rule Britannia" apparaît pour la première fois dans le divertissement patriotique de James Thomson et David Mallet, *Alfred*, *A Masque*, en 1740.

puissance anglaise. Lord Belhaven, l'un des plus farouches adversaires de la ratification de l'Acte comparait cette décision du pouvoir législatif écossais à l'assassinat de César, un parricide perpétré en plein Sénat. L'héroïsme national survécut cependant encore quelques décennies en Ecosse. Magnifié par l'aura de la cause désespérée (et d'autant plus héroïque) des prétendants légitimes face à la nouvelle dynastie légale, il disparut à tout jamais sur la lande de Culloden, en avril 1746. Ce fut la dernière bataille engagée sur le sol de la Grande-Bretagne. Les partisans écossais du prince Charles-Edouard Stuart y rencontrèrent les troupes régulières, plus nombreuses et mieux entraînées, du duc de Cumberland, "le boucher Cumberland", prototype du général cruel et débauché, et parfait anti-héros. Après l'effondrement de la gloire politique et de la gloire militaire nationales, l'héroïsme est devenu une denrée rare en Ecosse. Boswell, afin de remédier à ce mal-être, tentera d'en recueillir quelques exemples illustres dans son voyage autour de l'Europe. A peine a-t-il gagné Londres avant de s'embarquer pour le continent qu'il rencontre, en mai 1763, son premier grand homme, le littérateur Samuel Johnson, dont il publiera la *Vie* en 1791. En Johnson, le jeune homme trouve un modèle pour sa génération. A ses yeux le dix-huitième siècle britannique, pour sa plus grande gloire, ne sera pas tant le siècle de ces rois Georges pompeusement grimés en César-Auguste que le siècle de Johnson. Parce qu'il est issu des Basses-Terres anglicisées du sud de l'Ecosse, et qu'il ne craint pas de reconnaître les vertus ô combien anglaises de Johnson, Boswell, qui n'a encore presque rien écrit en matière de biographie, retrouve d'instinct l'ambition plutarquienne de réconcilier une nation illustre avec celle qui la domine en soulignant leur commune mesure de courage et de vertu. Mais pour que l'Ecosse eût son Plutarque, encore lui fallait-il trouver un modèle de vertu politique ou militaire dans lequel elle puisse se reconnaître et auquel elle puisse s'identifier. Cet anti-Walpole, ce saint, ce Spartiate et ce réformateur, ce véritable Lycurgue du dix-huitième siècle, Boswell allait le trouver à des milliers de kilomètres de son pays natal, en la personne de Pasquale Paoli, le chef des Corses insurgés contre Gênes et ses alliés français. Entre son retour d'exil à Naples, en 1755, et la défaite des armées corses à Ponte Novu, en mai 1769, Paoli le libérateur réussit également à se faire législateur, jetant les bases d'un nouvel état indépendant et en avance sur le chemin de la démocratie.

Grand admirateur de Rousseau, Boswell, qui voyage en Italie depuis janvier 1765, choisit de passer trois semaines dans l'île entre les mois d'octobre et de novembre, afin d'y voir se réaliser grâce à Paoli la célèbre prophétie du Livre II du *Contrat social* (1762) :

Il est encore en Europe un pays capable de législation; c'est l'île de Corse. La valeur et la constance avec laquelle ce brave peuple a su recouvrer et défendre sa liberté mériteraient bien que quelque homme sage lui apprît à la conserver. J'ai quelque pressentiment qu'un jour cette petite île étonnera l'Europe.<sup>2</sup>

Recommandé par l'auteur à divers partisans de Paoli, Boswell quitte Livourne pour le Cap corse, évitant soigneusement de débarquer à Bastia, siège de la garnison française stationnée dans l'île depuis 1738 à la demande des Génois. A partir de son expérience corse et de sa rencontre avec Paoli, Boswell publiera en février 1768 à Londres et Glasgow *The Journal of a Tour to Corsica and Memoirs of Pascal Paoli*<sup>3</sup> (*Journal d'un voyage en Corse et mémoires de Pascal Paoli*) précédé d'une compilation de divers ouvrages ayant trait à la géographie, à l'histoire et à l'actualité de la Corse, intitulé *An Account of Corsica*<sup>4</sup> (*Etat de la Corse*) et dédié à Paoli. La rencontre avec l'illustre

<sup>2</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres politiques* (Paris: Bordas, 1989) 286.

<sup>3</sup> James Boswell, "Journal of a Tour to Corsica," *Boswell on the Grand Tour: Italy, Corsica and France, 1765-1766*, ed. Franck Brady and Frederick A. Pottle (London: Heinemann, 1955).

<sup>4</sup> James Boswell, *An Account of Corsica, the Journal of a Tour to that Island and Memoirs of Pascal Paoli* (London and Glasgow, 1768). La première partie de l'œuvre (*An Account of Corsica*) n'a pas été republiée depuis.

législateur corse, annoncée dès le titre, est retardée de huit jours (du 12 au 20 octobre) par le trajet que doit parcourir Boswell sur de mauvais chemins entre son port de débarquement, Centuri, à la pointe nord de l'île, et le village de Sollacaro dans l'extrême sud, où se trouve alors Paoli. Le jeune écossais est reçu en chemin par des partisans de Paoli et par les franciscains qui soutiennent la révolte. L'importance de la rencontre est ainsi préparée par une série d'impressions et de récits préalables qui mènent crescendo au face à face entre le biographe et son héros. Le récit ménage ainsi un suspens qui prépare le lecteur à la rencontre héroïque :

L'idée que je me faisais de lui avait été considérablement amplifiée par les conversations que j'avais eues dans l'île avec toutes sortes de personne, qui me l'avaient décrit comme un être surhumain. J'éprouvais le plus grand désir de rencontrer un personnage aussi exceptionnel, mais je craignais d'être incapable de lui expliquer correctement les raisons de ma visite importune, et d'être réduit à néant en sa présence.<sup>5</sup>

Avant d'entrer dans la familiarité de son contemporain, Boswell insiste sur le caractère surhumain du personnage qu'il a choisi comme héros, caractère surhumain qui ne tient pas tant à ses hauts faits, ni même à "son regard pénétrant, aigu et insistant"<sup>6</sup> qui effraie le jeune homme, qu'au mythe créé par les récits de ceux qui l'ont déjà dépeint à son futur biographe. Tout en s'effaçant modestement devant son personnage, le jeune Ecossais en mal d'héroïsme valorise implicitement la mission qu'il s'est fixée : c'est grâce au talent du biographe que l'individu se change en statue, et que sa vie devient destin. Paoli le sait, et se prête volontiers au jeu des paroles historiques. En même temps, c'est également sa propre statue que Boswell, âgé de vingt-huit ans à peine, cherche à édifier dans l'ombre de son modèle, à l'image de ces maçons des cathédrales qui se mirent en scène dans la statuaire gothique. Et au-delà de sa propre individualité en mal d'héroïsme, en décrivant la Corse, Boswell livre une discrète anamorphose de son pays natal, comme si l'île des esclaves libérés, émancipée du joug d'une thalassocratie corrompue, vengeait l'humiliation d'une Ecosse vendue au nom des routes commerciales anglaises et privée de ses héros. C'est ce que montre l'épigraphe de son *Etat de la Corse*, dans lequel il rappelle la longue histoire de révoltes et de luttes des Corses contre la domination étrangère. Boswell choisit quelques lignes de sa propre histoire nationale, extraites de la célèbre Déclaration d'Arbroath, adressée en avril 1320 par l'antique noblesse des barons d'Ecosse au pape Jean XXII : "Non enim propter gloriam, divitias ut honores pugnamus, sed propter libertatem solummodo, quam nemo bonus nisi simul cum vita amittit" (Ce n'est pas en effet pour la gloire, pour les richesses ou pour les honneurs que nous combattons, mais seulement pour la liberté qu'un homme de bien n'abandonne qu'avec sa vie). Comment ne pas lire dans ce rappel de l'héroïsme écossais du Moyen-Age le désir de sublimer, vingt ans après, la cuisante défaite de Culloden ? Et, s'il fallait confirmer la justesse de ce rapprochement symbolique, comment ne pas saisir une troublante analogie historique entre l'effondrement des troupes écossaises en 1746 et celui des troupes corses dans le goulet de Ponte Novu un an seulement après la publication du *Journal de Corse* ? Quoi qu'il en soit, Boswell fait assister son lecteur à une étonnante réversibilité des mérites entre la Corse et l'Ecosse, de même qu'entre le biographe et son héros. En assimilant Paoli au mythe de Lycurgue, Boswell entend pour sa part rejoindre Plutarque au rang des gloires littéraires. De même, en plaçant discrètement l'Ecosse au miroir de la Corse par l'intermédiaire du mythe arcadien et du mythe spartiate, il permet à deux nations apparemment éloignées de se rejoindre dans une communauté d'aspirations, sinon de destins.

Nouvelle Atlantide protégée par les flots, la Corse avait déjà, on l'a vu, frappé l'utopisme rousseauiste fortement nourri de la symbolique de l'île. Montagne dans la

<sup>5</sup> *Boswell on the Grand Tour* 170.

<sup>6</sup> *Boswell on the Grand Tour* 172.

mer, la contrée n'est pas sans rappeler l'antique Péloponnèse, "l'île de Pélops," où voisinaient l'Arcadie heureuse et la Laconie vertueuse. Dans les premières pages de son *Journal*, Boswell insiste sur ce caractère arcadien de la Corse, apparemment inviolée dans ses mœurs et libérée dans ses lois : "un endroit que personne d'autre n'avait vu et où je trouverais ce qu'on ne voyait nulle part ailleurs..."<sup>7</sup> En une phrase, il compose un paysage classique, évoquant dans son tableau de la Corse les essences végétales les plus chargées de symboles de la culture hellénique : "La vue des montagnes couvertes de vignes et d'oliviers était extrêmement agréable, et l'odeur du myrte et des autres buissons et fleurs aromatiques qui m'entouraient était très rafraîchissante."<sup>8</sup> Malgré l'état de guerre et leur amour des armes et de la chasse, paysans et bergers corses, comme leurs mythiques modèles d'Arcadie s'adonnent à la littérature et au chant :

Le plus grand plaisir de ces insulaires, lorsqu'ils n'étaient ni à la guerre ni à la chasse, semblait être, tranquillement allongés en plein air, d'évoquer la bravoure de leurs compatriotes et de chanter des chansons en l'honneur des Corses et contre les Génois.<sup>9</sup>

Boswell a sans nul doute été frappé par la ressemblance entre les couplets alternés du chant traditionnel corse (*a paghjella*) et la poésie bucolique d'un Théocrite ou d'un Virgile. Par-delà les scènes pastorales sur fond de pittoresque, c'est un véritable âge d'or que décrit Boswell dans ses *Idylles* corses, d'autant plus extraordinaire que ni le feu ni la poudre du siècle de fer de la guerre d'indépendance ne parviennent à le renverser. Dans une Europe luxueuse et décadente, les Corses semblent être demeurés "sobres et pieux."<sup>10</sup> "Hommes courageux et rustiques,"<sup>11</sup> ils n'en sont pas moins animés, à l'image de Luigi Massesi, que Boswell rencontre à Corté, d'une "courtoisie naturelle."<sup>12</sup> Le mot est prononcé, et il veut tout dire pour le disciple de Rousseau : les Corses sont demeurés plus proches de l'état de nature que la plupart des Européens. Comme les Franciscains de Corté qui tirent un miel savoureux de leurs ruches rustiques de chêne-liège, ils sont heureux dans leur absence de richesses, suggérant à Boswell ce passage de la *Deuxième lettre aux Corinthiens* : "Nihil habentes sed omnia possidentes."<sup>13</sup>

Cependant, plus encore que l'isolement géographique, les caractéristiques naturelles d'une population restée primitive, ou les traits d'une civilisation pastorale et autarcique, c'est l'excellence du régime politique de la Corse indépendante qui fonde ce nouvel Âge d'or. Boswell s'étend peu sur les caractéristiques de la Constitution de la Nation corse, telle qu'elle fut approuvée par l'Assemblée (*A Cunsulta*) de Corté en novembre 1755. Le degré de démocratie de ce nouveau "Royaume" dont l'Immaculée Conception est la souveraine légale et Paoli le "Général" ne le préoccupe pas. Certes, le peuple élit ses représentants locaux (un podestat, deux pères du commun et un capitaine d'armes) ainsi que ses délégués à la *Cunsulta*, mais Paoli demeure le chef suprême. A l'instar des despotes éclairés de son temps, il monopolise l'exécutif. Aux yeux de Boswell, c'est précisément cette autorité bienveillante et paternelle qui garantit l'indépendance et la liberté du peuple. Comme les Corses le disent eux-mêmes, Paoli est le "Père de la patrie" ("U Babbu"), et Boswell de souligner que ce dernier, resté célibataire, est "marié à son pays, et les Corses sont ses enfants."<sup>14</sup> Tel Saturne, ancêtre des rois du Latium, le héros ainsi divinisé apporte le bonheur à son peuple. Ce bonheur est si communicatif qu'il

<sup>7</sup> Boswell on the Grand Tour 156.

<sup>8</sup> Boswell on the Grand Tour 160.

<sup>9</sup> Boswell on the Grand Tour 185.

<sup>10</sup> Boswell on the Grand Tour 168.

<sup>11</sup> Boswell on the Grand Tour 169.

<sup>12</sup> Boswell on the Grand Tour 166.

<sup>13</sup> Boswell on the Grand Tour 165.

<sup>14</sup> Boswell on the Grand Tour 180.

atteint Boswell lui-même qui souligne : "Je me sentais plus heureux de jour en jour."<sup>15</sup> Certes, il s'agit d'un bonheur simple et frugal, comme celui de boire aux ruisseaux et de manger des châtaignes, c'est-à-dire le bonheur d'"appartenir véritablement pour quelques instants à la *prisca gens mortalium*"<sup>16</sup> mais ce primitivisme ne répugne pas à un certain degré de raffinement. Le jeune patricien n'éprouve aucune peine à renoncer au luxe ostentatoire, quand les beautés de l'art ou le confort de la civilisation demeurent au milieu de la simplicité :

Je m'étais curieusement imaginé que tout ce que je verrais en Corse serait fondamentalement différent de ce que j'avais vu dans les autres pays. Je fus donc fort surpris de trouver la maison du Signor Antonetti [un partisan de Paoli] assez italienne, fort bien meublée et ornée de gravures et de copies de tableaux célèbres. Je fus particulièrement frappé d'y trouver une petite reproduction du Saint Michel au Dragon de Raphaël. Peu importe l'exécution, sa seule présence me surprit.<sup>17</sup>

Ainsi Boswell se réjouit de trouver également chez ces "bons sauvages" certains plaisirs du civilisé comme le chocolat du déjeuner servi dans la porcelaine de Saxe du Signor Barbaggi qui le reçoit à l'Hôtel de la Monnaie de Corse dans le village de Murato :

Le Signor Barbaggi me répétait souvent que les Corses habitaient un pays sauvage et inculte et qu'ils vivaient comme des Spartiates. Je me permis de lui demander dans quel pays il pourrait montrer un luxe plus grand que celui que j'avais observé chez lui. J'ajoutai que partout où j'irais, je ne manquerais pas de souligner la qualité de la table des Corses malgré leurs prétentions à la pauvreté et à la tempérance.<sup>18</sup>

A l'image de la table de Barbaggi où l'on ne connaît guère le fameux "brouet noir" de Sparte, splendeur et simplicité semblent faire bon ménage dans l'entourage de Paoli comme dans son système de gouvernement. Boswell note que le chef des Corses, qui arborait un vêtement "vert et or" lors de leur première rencontre "portait autrefois le vêtement ordinaire des Corses, mais [qu'] à l'arrivée des Français, il avait jugé qu'une certaine élégance extérieure permettrait à son gouvernement d'apparaître sous un jour plus respectable."<sup>19</sup> Mais le cheval de Paoli a beau être "harnaché de velours rouge à larges broderies d'or,"<sup>20</sup> ainsi qu'il sied à la pompe d'un chef d'Etat, Boswell reste stupéfait de voir le Grand Chancelier de Corse demander "à un petit garçon qui jouait dans la pièce non loin de là de courir auprès de sa mère et d'apporter le grand sceau du royaume." Cet épisode lui fait croire un instant qu'il se trouve "dans la maison de Cincinnatus."<sup>21</sup> Noblesse et grandeur antique complètent ce tableau dépouillé d'Arcadie heureuse. Invité avec tous les chefs des Corses à la table "simple et copieuse" de Paoli, "exempte de tout luxe et de vins étrangers," Boswell reconnaît modestement : "Je me sentais quelque peu gêné au milieu d'un tel cercle de héros."<sup>22</sup>

Dans la multitude de références à l'héroïsme antique qui émaillent le *Journal de Corse* de Boswell, celles qui rappellent la bravoure et la vertu spartiates sont de loin les plus nombreuses. Dans le bateau qui les ramène chez eux, quelques "dignes Corses" préviennent le jeune Ecossais qu'il n'est plus à Livourne : il sera "traité avec la plus grande hospitalité, mais s'il tentait de débaucher une de leurs femmes, il pouvait s'attendre à mourir sur le champ."<sup>23</sup> Boswell apprend très vite à ses dépens que les signes

<sup>15</sup> *Boswell on the Grand Tour* 170.

<sup>16</sup> *Boswell on the Grand Tour* 168.

<sup>17</sup> *Boswell on the Grand Tour* 161.

<sup>18</sup> *Boswell on the Grand Tour* 164.

<sup>19</sup> *Boswell on the Grand Tour* 171.

<sup>20</sup> *Boswell on the Grand Tour* 174.

<sup>21</sup> *Boswell on the Grand Tour* 168.

<sup>22</sup> *Boswell on the Grand Tour* 172.

<sup>23</sup> *Boswell on the Grand Tour* 159.

extérieurs du respect constituent la clé des relations sociales en Corse. A Pino, chez les Tomasi, il réclame ce qu'il lui faut comme à l'auberge, ce qui ne manque pas de blesser son hôtesse : "Alors la Signora Tomasi, percevant mon erreur, me regarda dans les yeux en souriant et dit d'un ton posé et aimable : 'Una cosa dopo un'altra, Signore' ("Une chose après l'autre, Monsieur")<sup>24</sup>. Dans un pays où, remarque-t-il, ce sont toujours les femmes qui "portent son bagage sur la tête" à son entrée dans les villages,<sup>25</sup> il n'est plus question de badiner comme à Rome. Malgré cela, Boswell, encore tout rempli de grandeur romaine, croit bon de présenter à Paoli, en guise de compliment lors de leur première entrevue, une comparaison flatteuse pour la Corse : "J'ai récemment visité Rome. J'y ai vu les ruines d'un peuple libre et courageux ; j'assiste aujourd'hui à la naissance d'un autre."<sup>26</sup> Paoli rejette aussitôt l'amalgame avec "une grande nation conquérante qui étendrait son empire sur la moitié du globe."<sup>27</sup> De toute évidence, la Corse paolienne rejette le modèle expansionniste augustéen que la Grande-Bretagne de la première moitié du dix-huitième siècle a tenté de s'arroger. Et Boswell, par-delà ce faux-pas l'en félicite. Dans sa harangue aux habitants de Bastelica, tout au plus les exhorte-t-il "aux soins de l'agriculture et à un peu de commerce" en remède à leur pauvreté, tout en les proclamant "bien plus heureux dans leur état présent que dans le raffinement et le vice."<sup>28</sup> Sparte la vertueuse prend ainsi le pas sur Rome la glorieuse. Le citoyen-soldat corse se contente de l'amour de sa patrie qui constitue à l'instar de l'antique Lacédémone une "République des égaux" pour laquelle la véritable démocratie athénienne n'a pas plus de sens que les "soirées attiques" sur lesquelles ironise Boswell.<sup>29</sup> L'héroïsme corses ne s'arrête pas à la seule figure de leur chef, qui est d'ailleurs moins un chef de guerre qu'un législateur, véritable Lycurgue, à l'historicité irréfutable pour sa part. Comme Paoli le souligne devant son interlocuteur, la Corse n'a que faire de grands généraux à la tête de troupes régulières, mais "la bravoure individuelle a engendré parmi nous des actions qui dans un autre pays auraient rendu célèbre même un maréchal."<sup>30</sup> Par contagion de style, sous la plume enthousiaste et nourrie d'hellénisme de Boswell, tous les Corses semblent s'exprimer en nobles sentences et abondent en traits proprement laconiques. L'héroïsme ne se cantonne pas en effet à la sphère militaire. Il en faut davantage pour mériter l'appellation antique de grand homme :

[Paoli] sourit beaucoup lorsque je lui déclarai avoir été fort surpris de le trouver si aimable, si courtois et si cultivé, car, tout en allant au devant d'un grand homme, je m'attendais à rencontrer un personnage grossier, un Attila, roi des Goths, ou un Luitprand, roi des Lombards.<sup>31</sup>

A l'instar de la première figure héroïque que connut Boswell, Samuel Johnson, le grand homme se doit d'être également un fin lettré et un sage stoïcien. Paoli correspond admirablement à ce portrait, lui qui admire davantage le "courage issu de la réflexion" de Sir Thomas More, que le "courage constitutif du tempérament" de ceux qui ne mesurent pas le danger.<sup>32</sup> De même, sur le plan de la vertu, Paoli possède des qualités morales "élevées et raffinées"<sup>33</sup> indissociables de l'idée de grandeur. Il possède tous les attributs de ce "sublime moral" que le dix-huitième siècle a redécouvert chez les Anciens. Et Boswell peut constater à la suite d'un entretien avec son grand homme : "Je ne me sentis

<sup>24</sup> *Boswell on the Grand Tour* 162.

<sup>25</sup> *Boswell on the Grand Tour* 163.

<sup>26</sup> *Boswell on the Grand Tour* 171.

<sup>27</sup> *Boswell on the Grand Tour* 172.

<sup>28</sup> *Boswell on the Grand Tour* 170.

<sup>29</sup> *Boswell on the Grand Tour* 174.

<sup>30</sup> *Boswell on the Grand Tour* 174.

<sup>31</sup> *Boswell on the Grand Tour* 176.

<sup>32</sup> *Boswell on the Grand Tour* 197.

<sup>33</sup> *Boswell on the Grand Tour* 176.

jamais l'esprit plus élevé."<sup>34</sup> Ailleurs, c'est Paoli lui-même qui évoque de façon métaphorique le sublime de son ambition morale :

Faisant comme s'il voyait devant lui les hautes montagnes de la renommée, il s'écria, montrant le sommet: "Voilà mon objet." Puis, indiquant une bonne hauteur: "Si je tombe, je tomberai au moins là" - *magnis tamen excidit ausis*.<sup>35</sup>

A la rêverie sublime, le héros allie l'enthousiasme d'une cause juste ; à la parole, il allie l'action, alliant Démosthènes et Thémistocle, à propos desquels Paoli lui-même rappelle à Boswell : "*Illius dicta, hujus facta magis valebant*."<sup>36</sup> Aussi le biographe ne craint-il pas d'affronter l'intimité de son modèle. Contrairement à La Rochefoucauld, homme de la "crise de la conscience européenne" du dix-septième siècle, à qui il attribue la célèbre phrase "nul homme n'est un héros aux yeux de son valet de chambre", Boswell conçoit l'héroïsme comme ontologique, indépendamment des circonstances extérieures, affirmant que "Paoli était dans tous les instants de sa vie un héros."<sup>37</sup>

Ainsi, le héros corse de Boswell est déjà une légende vivante, car "il vit en réalité dans l'Antiquité."<sup>38</sup> Tels les Anciens, Paoli, quoique nourri d'illuminisme italien, n'en croit pas moins à la valeur prémonitoire des songes et au don de double vue. Il rappelle ainsi ses pairs dans la familiarité desquels il semble vivre : Lycurgue "qui prétendait obtenir la sanction de l'oracle de Delphes,"<sup>39</sup> Numa consultant fréquemment la nymphe Egérie, ou Marius qu'une biche renseignait sur la volonté des Dieux. Boswell ne s'effarouche guère de voir subsister cette "superstition" qui pourrait passer pour frauduleuse et manipulatrice. Elle est tout à fait "antique" (disons même "ossianique" aux yeux du biographe écossais) et communique à Paoli le statut d'un mythe vivant. L'évocation du général de la nation corse entouré de "quelques fidèles chiens corses" répond au même souci de mythologiser le héros :

La présence de ces chiens auprès de lui est un nouveau trait qui apparente Paoli aux héros de l'Antiquité. Homère représente Télémaque ainsi entouré... Mais la description qu'il fait de la famille de Patrocle s'applique mieux à Paoli.<sup>40</sup>

Ultime manifestation du caractère antique de la grandeur paolienne, la magnanimité du héros et son respect pour le courage de l'ennemi. Ainsi, s'agissant des Génois dont les combattants corses affirmaient que des femmes suffiraient à les vaincre ("*Basterebbero le donne contra i Genovesi*"),<sup>41</sup> Paoli rappelle qu'ils sont "les descendants de ces héros qui portèrent leurs armes au-delà de l'Hellespont."<sup>42</sup> Complétant le portrait du Magnanime, Boswell écrit plus loin :

Il dit que le plus grand bonheur consistait non pas dans la gloire mais dans la bonté, et que Penn, dans la colonie américaine où il avait établi un peuple paisible et satisfait, était plus heureux qu'Alexandre le Grand causant la mort d'une multitude dans la conquête de Thèbes.<sup>43</sup>

<sup>34</sup> *Boswell on the Grand Tour* 177.

<sup>35</sup> *Boswell on the Grand Tour* 191.

<sup>36</sup> *Boswell on the Grand Tour* 189.

<sup>37</sup> *Boswell on the Grand Tour* 190.

<sup>38</sup> *Boswell on the Grand Tour* 191.

<sup>39</sup> *Boswell on the Grand Tour* 196.

<sup>40</sup> *Boswell on the Grand Tour* 197.

<sup>41</sup> *Boswell on the Grand Tour* 200.

<sup>42</sup> *Boswell on the Grand Tour* 194.

<sup>43</sup> *Boswell on the Grand Tour* 198.

Conformément au modèle du quaker pacifiste William Penn, Paoli, une fois la défaite des Corses consommée sur le champ de bataille, en juin 1769, préférera l'exil à Londres aux feux d'une guerre civile.

Aussi Boswell se fait-il un devoir de rendre visite au général comte de Marboeuf, chef de la garnison française de Bastia chargée par les Génois de "pacifier" les Corses, et futur vainqueur de Ponte Novu. En contrepoint de son éloge de Paoli, le biographe exalte la noblesse et la modération de l'adversaire des Corses, le jugeant "estimable et sincère."<sup>44</sup> Et c'est Paoli encore, grand admirateur des "hommes les plus éminents de l'Antiquité," dont il fait à Boswell un véritable *catalogue raisonné* (en français dans le texte), qui conseille "au jeune homme qui voudrait former son esprit à la gloire" (la véritable gloire et non la vanité des conquêtes) de ne pas lire les "mémoires modernes, mais Plutarque et Tite-Live."<sup>45</sup> Ces paroles de son héros suffisent aux yeux de Boswell à justifier son entreprise littéraire. En se faisant le mémorialiste d'un héros digne de l'Antiquité, Boswell ne fait pas œuvre de Moderne ; son œuvre devient prestigieuse car son sujet la rattache à la grande tradition historiographique et biographique des Anciens.

Ainsi, en donnant à Paoli les traits d'un Lycurgue vivant, Boswell devient un nouveau Plutarque. Dans les dernières lignes de son *Journal de Corse*, il cite ce jugement du premier ministre William Pitt, celui que Paoli appelait "le Périclès de la Grande-Bretagne," sur l'ami de Boswell :

On peut dire de Paoli ce que le cardinal de Retz disait du grand Montrose<sup>46</sup> : "C'est un de ces hommes qu'on ne trouve plus que dans les *Vies* de Plutarque."<sup>47</sup>

Mais la création du mythe Boswell à la faveur du mythe Paoli est encore plus étonnante. En décrivant une Corse tout aussi mythique que la Sparte de Lycurgue, Boswell s'est acquis aux yeux du monde le surnom héroïque de "Corsica Boswell" qui, en l'assimilant au cadre de certains exploits, fait de lui une sorte de Scipion l'Africain de la plume. Après la publication de son *Journal*, Boswell est comme tranfiguré. Il a fait œuvre littéraire. Il ne rêve plus, comme il l'écrivait deux ans plus tôt à Sir Alexander Dick d'"inviter le vieux Plutarque à Auchinleck."<sup>48</sup> Il est devenu lui-même Plutarque. Pourtant, lorsqu'il paraît au Jubilé de Shakespeare organisé à Stratford par le comédien Garrick en septembre 1769, ce n'est pas en tunique grecque, mais tel que nous le montre la gravure de Miller d'après le dessin de Wale, en costume de chef corse armé et coiffé d'un bonnet portant la devise italienne "Viva la Libertà." Ne voyons pas seulement dans cet accoutrement exotique une manière de manifester au monde l'excellence de la cause de ceux qu'il venait encore de défendre en décembre 1768 dans ses *British Essays in favour of the Brave Corsicans*. Il s'agit pour Boswell d'une célébration personnelle, mais qui dépasse de loin sa propre individualité. L'occasion en est toute trouvée, puisqu'il s'agit de la première commémoration nationale de la naissance du grand homme des lettres anglaises. Nullement intimidé par l'hommage à Shakespeare, Boswell, par sa tenue héroïque, y manifeste une ambition nouvelle, qui correspond à une véritable révolution dans l'histoire des idées en Ecosse dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle. La mascarade boswellienne et son exploitation du mythe corse ne font que révéler l'aspiration de l'Ecosse à un nouveau type de gloire. Ce travail intérieur de deuil et de renaissance mobilise toutes les énergies à partir des années 1760-1765, où l'Ecosse, en "inventant"

<sup>44</sup> *Boswell on the Grand Tour* 202.

<sup>45</sup> *Boswell on the Grand Tour* 191.

<sup>46</sup> De façon très significative, le héros corse est ici rapproché du célèbre héros du dix-septième siècle écossais, James Graham, 1er marquis de Montrose (1612-50).

<sup>47</sup> *Boswell on the Grand Tour* 216.

<sup>48</sup> "To Sir Alexander Dick, Thursday 23 October 1766," *The General Correspondence of James Boswell, 1766-1769*, vol. 1, ed. Richard C. Cole et al. (Edinburgh: Edinburgh University Press; Newhaven and London: Yale University Press, 1993) 75.

Ossian, forge son épopée nationale avant de s'identifier tout entière à son "poète-laboureur" : Robert Burns. Le grand cycle héroïco-littéraire écossais s'achève en 1832 avec la mort de Walter Scott, mais ses prolongements culturels sont encore perceptibles dans la société écossaise contemporaine. Durant cette période, c'est toute la classe intellectuelle écossaise qui s'attache plus ou moins consciemment à réconcilier avec elle-même une nation orpheline de ses armes et de ses lois, confiante que l'édification de monuments littéraires offrira de nouveau à l'Ecosse l'occasion de briller dans le monde. Près d'un demi-siècle avant les conférences de son compatriote d'Ecclefechan, Thomas Carlyle, *On Heroes, Hero-Worship and the Heroic in History* (*Des Héros, du culte des héros et de l'héroïsme à travers l'histoire*) (1841), et avant les luttes politiques du poète Hugh MacDiarmid, véritable homme d'Etat et artisan d'une seconde Renaissance des lettres, Boswell annonce, grâce au Corse Paoli, le "sacre de l'écrivain" écossais comme nouveau héros national.